



Chemins  Nocturnes

DOMINIQUE SYLVAIN

**L'ABSENCE
DE L'OGRE**

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

« Chaque homme porte en lui un jardin idéal. Celui de Louis Guillaume Giblet de Montfaury alliait délicatesse et luxuriance, fraîcheur et noirceur. Lumineux et ténébreux, mêlant les parfums de l'enfance aux effluves de mondes inconnus, il puiserait ses racines dans les voyages d'un jeune botaniste qui mettrait des années à le rêver, et une vie entière à le faire surgir de la douce terre de France. »

C'est cet éden, protégé depuis des siècles par les murs d'un couvent, qu'un promoteur immobilier veut éradiquer. Lou Necker, la rockeuse étranglée dans le parc Montsouris, s'était violemment opposée à l'opération « Tolbiac-Prestige ». Le meurtrier présumé, celui que toutes les polices recherchent, est un jardinier d'origine américaine dénommé Brad Arcenaux.

Mais pour Ingrid Diesel, son ami Brad est le plus doux des hommes, son gabarit d'ogre n'est qu'un faux-semblant ! Reste à prouver son innocence à l'insupportable commandant Sacha Duguin.

L'enquête qu'elle va mener avec son acolyte Lola Jost, plonge ses racines dans le paradis du botaniste, le passé d'Ingrid et Brad, et mettra au jour les arcanes sinistres de Tolbiac-Prestige.

Des dialogues à la Audiard, des senteurs qu'elle fait sourdre du moindre brin d'herbe, Dominique Sylvain est au mieux de son talent, tout comme Ingrid et Lola dont le lecteur a fait la connaissance dans *Passage du Désir*, Prix des lectrices de ELLE policier 2005.

L'auteur

Dominique Sylvain est née à Thionville en 1957, et vit au Japon depuis de nombreuses années. Elle a à son actif trois « séries » avec personnages « récurrents » :

— Louise Morvan, détective privé ayant repris l'agence de son oncle Julian Eden : *Baka !* (1995), *Sœurs de sang* (1997), *Travestis* (1998), *Techno Bobo* (1999), *Strad* (Prix Polar Michel Lebrun 2001), *La Nuit de Geronimo* (2009).

— Le duo de policiers Martine Lewine et Alex Bruce : *Vox* (Prix Sang d'encre 2000), *Cobra* (2002, finaliste pour le Prix des Lectrices de ELLE 2003).

— Enfin Lola Jost et Ingrid Diesel : *Passage du désir* (Prix des Lectrices de ELLE 2005), *La fille du Samourai* (2005), *Manta Corridor* (2006).

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

DOMINIQUE SYLVAIN

L'ABSENCE DE L'OGRE

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, mai 2007

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

© Photo de couverture,

Louise Psihoyos/Science Faction/Getty Images

ISBN 978-2-87858-535-3

*J'ai passé au long du bois
Où y avait des hiboux
Ça disait dans leur langage :
Cou cou !
Et moi je comprenais ça disait :
Coupe li le cou
Et moi je m'ai sauvé.
J'ai passé au long du bois
Où y avait des pique-bois
Ça disait dans leur langage
Pic pac, pic pac !
Et moi je comprenais ça disait :
Mis les dans le sac
Et moi je m'ai sauvé.*

Comptine acadienne

Le parfum vanillé des magnolias embaumait Harmony Street, mais la seule odeur que respirait la jeune fille était celle du nabot teigneux qui la plaquait contre un van de livraison.

- Lâche-moi, espèce de malade !

- Très malade, et j'ai besoin d'une petite infirmière dans ton genre.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. À quoi ce putois alcoolique en chemise hawaïenne croyait-il parvenir en plein jour, et avec son format Mickey mouse ? L'orage couvait au nord, sous une méchante chape mauve, mais pile au-dessus de Garden District un puits de soleil perçait le plomb du ciel et chauffait la blancheur des villas ; des bribes de musique, des voix de gamins et de mères de famille ou de nounous sautaient les haies.

- Va cuver ailleurs ! Ou j'ameute le quartier.

Une ombre dansa sur sa droite.

- Tu crois vraiment que ce quartier de rupins s'intéresse à toi, mon chou ?

Elle se tourna vers la voix. L'autre homme était nettement plus grand que le premier, il portait un costume froissé, une chemise noire avec un col raide et clair de prédicateur ; les pouces glissés dans les poches d'un gilet crasseux, il avait au moins quarante ans et l'air d'un

ministre du diable. Elle se souvint de la façon dont son copain Ronny avait rossé un type qui comptait lui voler son blouson. Elle visa le front du putois, projeta son crâne de toutes ses forces. Et détala, un tombereau d'étoiles dans les yeux.

– Ezekiel ! Elle m'a donné un coup de boule !

– Attrape-la au lieu de couiner. J'arrive avec la bagnole et on l'embarque.

Ses jambes couraient sans elle. Le cœur électrifié, elle sentait l'odeur de son propre sang dans sa gorge rétrécie. Une masse obscure s'ouvrit d'un coup. Elle manqua s'y écraser. Venait de surgir un géant, armé d'une trogne et d'un poitrail de grizzli. Et d'un outil rugissant.

Le premier coup de tonnerre éclata au-dessus du lac Pontchartrain.

C'est fini, pensa-t-elle, je peux donner un coup de boule à un putois mais pas à un ours équipé d'une tronçonneuse. Garden District n'est pas un quartier chic et résidentiel et sûr. C'est le dernier cercle de l'enfer, et un trio démoniaque y fait la loi.

L'homme grizzli chargea et son hurlement domina celui de la scie. Elle gémit tandis qu'il fondait sur elle. Mais il se mit à courser le putois, lequel décampa en direction d'une décapotable décatie. Le prédicateur venait d'y sauter à pieds joints et tentait de mettre le contact. Un éclair zigzagua dans le lointain. Le nabot plongea tête la première dans la voiture, grogna, battit des jambes dans son pantalon verdâtre puis se figea, assommé, en botte de poireaux. La tronçonneuse déchiqueta dans un pneu. Le prédicateur tenta de s'extirper du véhicule, le plantigrade s'avança, muscles bandés, barrique sur le point de rompre. La lame fendit le cri inhumain du prédicateur.

– C'est pas Dieu possible, articula la jeune fille.

Elle ne vit plus que le dos du grizzli tressautant au rythme de la tronçonneuse. Elle n'entendit plus que le

vagissement de la lame acharnée sur une matière trop molle pour ce monde sans merci.

Quand il eut fini son carnage, il se tourna vers elle, lui fit un clin d'œil et demanda si ça allait. Elle constata que le prédicateur, toujours vivant, avait vomi sur son gilet. Les sièges n'étaient qu'une charpie de cuir, le volant avait été sectionné. Le géant utilisa un téléphone public pour appeler la police et expliquer qu'il venait de coincer deux *bougues* en pleine tentative de viol, un *basset* et un grand *ragondin*.

- Je m'appelle Brad Arceneaux, dit-il en raccrochant. Et toi ?

- Ingrid.

- Ingrid comment ?

- Ingrid Diesel.

- C'est pas cajun comme nom.

- Je suis née en Californie.

- Tu habites La Nouvelle-Orléans ?

- Je viens d'arriver, avec mes parents.

- Tu sais, c'est pas tous les jours comme ça, dans le coin.

- Heureusement.

La première goutte lui tomba sur l'épaule. La deuxième sur le coin du nez. Elle l'essuya du bout du doigt, leva les yeux vers le ciel prêt à rompre.

- Viens, y fait mouillasseux, on va attendre les flics à l'abri, décida Brad Arceneaux en désignant un arrêt de bus. (Et, s'adressant au prédicateur) : Toi, tu bouges pas d'un cil, ou je te convertis en steak tartare. Vu ?

- No problemo.

- On dit « oui, monsieur », tête de nœud !

- Oui, monsieur.

- C'est mieux, tête de nœud.

Ingrid s'assit sous l'abribus, à côté de Brad. La scie tournait au ralenti, posée près du banc.

- T'as quel âge ?

- Je vais avoir bientôt quinze ans.
- Tu ne vas pas nous faire un trauma, hein ? Ce serait dommage.
- Je vais essayer.
- Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? T'es lycéenne, bien sûr.
- Bien sûr. Et toi ?
- Jardinier.

Les salves s'abattirent en hachures argentées sur les toitures des villas, l'auvent de l'abribus, la décapotable massacrée. Les cheveux du prédicateur étaient plaqués sur sa figure ruisselante, son costume brillait telles plumes de choucas, les jambes du putois viraient au vert bouteille. Et l'homme grizzli souriait, sa tronçonneuse vrombissant à ses pieds comme un animal domestique.

*

- Pas question que tu travailles mains nues. On n'a jamais vu ça !
- Mais j'ai chaud, Brad.
- Tu vas me choper le tétanos.
- Je suis vaccinée.
- Enfile-moi ces gants.

Ingrid obéit et continua de remplir la brouette de branches, ceux qui tombaient du chêne que Brad redessinaient avec sa fidèle tronçonneuse. Quand elle eut fini, elle s'essuya le front et contempla Magnolia Hall. C'était la plus belle et la plus vieille propriété qu'elle ait jamais vue. Brad lui avait raconté qu'elle avait été construite en 1852 sur les directives de l'honorable Trevor Deschanel, un colonel qui, malgré son vilain métier, avait autant de goût que de moyens. Ses colonnes doriques, la blancheur de ses façades en cyprès ceinturées par des balcons en fer forgé ressortaient à merveille dans l'écrin vert que son jardinier attitré soignait avec amour.

Bien sûr, une armée de magnolias charnus dominait la situation, mais il semblait qu'une divinité de la nature avait saupoudré le parc d'une substance magique, laquelle avait fait jaillir de chaque recoin une magnificence généreuse mais un peu folle, qu'il fallait tenir en respect sous peine d'engloutissement. Les clématites déployaient leurs roses, mauves et blancs crémeux le long des hautes grilles noires. Une profusion de forsythias et d'azalées entourait de vigoureux lauriers. Des palmiers punctuaient une coulée de pelouse drue qui descendait vers l'étang bordé de cyprès chauves où s'épanouissaient nénuphars, iris, jacinthes et lys d'eau.

Sherman Frazier avait racheté la propriété à un cardiologue dans les années 70, à l'époque où sa société, Frazier Realty, générait des profits record. Parti d'une petite agence immobilière, il avait bâti l'une des plus belles affaires de La Nouvelle-Orléans. Ces derniers temps, il était moins vaillant et déléguait souvent la gestion de ses affaires à son fils unique. Depuis la mort d'Eleanor Frazier, la mère de Ben, père et fils se partageaient la vaste demeure.

Brad et Ben s'étaient connus quand Sherman n'était qu'un modeste employé installé à Saint-Bernard, et le géniteur de Brad un sergent dans le commissariat de ce même quartier ouvrier. Les deux garçons étaient restés liés, depuis leurs premières parties de pêche dans le bayou à leurs dernières descentes dans les bars de jazz du French Quarter. Ben était certes dix fois plus riche que Brad, mais il se faisait un point d'honneur de conseiller la petite entreprise de son volumineux copain à ses clients.

Depuis son sauvetage, Ingrid passait ses week-ends à Magnolia Hall et s'initiait aux lois du monde vert et au chant des perroquets.

– On va se croquer un morceau sous le Géant, annonça Brad en enlevant ses gants pour les coincer dans sa ceinture.

Ingrid suivit sans objection. Elle jardinait depuis une heure très matinale et se sentait affamée. Elle ouvrit son sac à dos : il contenait une salade de pommes de terre à l'aneth, une tarte à la citrouille confectionnées par sa mère et quelques cerises.

Cyprés majestueux à l'âge plus que respectable, le Géant était envahi de mousse espagnole et habité par une tribu de perroquets. Et quelquefois par Brad, qui y grimpait quand l'idée le prenait, avec une souplesse surprenante, et pour des périodes indéterminées. Parlait-il aux oiseaux, aux nuages ou aux dieux du monde végétal juché sur son conifère de légende ? Ingrid abandonnait la question aux pinailleurs ; elle avait mieux à faire que de questionner un homme grizzli aussi libre que l'air saturé de senteurs ou que maringoin ou ouaouaron ¹.

Ils débballèrent leurs victuailles sur une toile cirée assombrie par l'ombre puissante du Géant. Les criquets faisaient un raffut du tonnerre ; Brad avait raison de les appeler les diables sauterelles. Ingrid accepta un œuf dur et Brad une portion de salade. Ils mangèrent sans trop rien dire. Leur béatitude fut interrompue par le ronronnement d'un moteur. Ingrid nettoya son tee-shirt colonisé par mille brindilles.

– Pourquoi souris-tu ?

– Ben se présente, et mademoiselle se fait belle. Ah, vous les filles !

Et il y avait de quoi secouer les brindilles, et toutes les imperfections du moment, et il y avait de quoi se faire de l'émoi, car Ben Frazier s'y entendait pour faire chavirer l'assoupissement des fins de pique-nique et la quiétude des parcs et jardins. Ses yeux étaient bleus et ses cheveux d'autant plus sombres, ses manières lisses comme feuille vernissée de magnolia. Et il portait le costume sans avoir l'air d'un vieux notaire. Aujourd'hui, il était vêtu d'un

1. Moustique et grenouille en langue cajun.

complet gris foncé à rayures claires, d'une chemise d'un blanc éclatant. Il s'était débarrassé de sa cravate, et elle dépassait de sa poche.

Il enleva sa veste, s'assit sur l'herbe et accepta une part de tarte. Il leur raconta les caprices d'une cliente avec laquelle il avait parlementé sans fin parce qu'elle n'aimait pas la piscine rectangulaire d'une splendide villa de Melrose Drive. Elle l'aurait voulue en forme de haricot. Accompagnée de ses filles et de ses chiens, elle avait laissé les quadrupèdes arroser la collection de bonsaïs du propriétaire.

– Elle a fini par acheter ? demanda Brad.

– Oui, et je lui ai dit que je connaissais un excellent jardinier. Le jardin ne lui plaît pas plus que la forme de la piscine. Elle veut supprimer les cyprès.

– Je suis jardinier, pas fossoyeur, répondit Brad d'un air courroucé.

Ingrid observait Ben. Elle ne connaissait pas grand-chose aux hommes, mais sentait que celui-ci se forçait à être gai. Il leur avait raconté son histoire de cliente capricieuse pour ne pas gâcher leur pique-nique et se couler dans l'ambiance. Mais, visiblement, il aurait préféré se taire et contempler le jardin. C'était d'ailleurs ce qu'il était en train de faire.

Quand Ben repartit travailler, la jeune fille rassembla son courage et demanda pourquoi l'ami n'avait pas de fiancée. Brad garda le silence et Ingrid regretta sa question.

– Je me mêle de ce qui ne me regarde pas...

– Non, c'est pas ça... En fait, Ben en avait une.

– Avait ?

– Julia. Julia Clarke. Elle a disparu en janvier. Depuis, ses parents harassent les flics, mais personne ne sait rien. Et, pour tout arranger, ils ne se comportent pas comme il faudrait. Le père de Julia a laissé entendre aux enquêteurs que Ben était derrière la disparition de sa fille.

– C'est horrible !

- Non, humain. Le vieux Clarke n'a rien trouvé de mieux pour ne pas devenir dingue. De son côté, sa femme reste cloîtrée chez elle. La domestique a dû causer parce que les gens prétendent qu'elle ressemble à un fantôme. Le père de Julia s'agite partout mais c'est la même angoisse qui lui bouffe le cœur. Tu sais, cette ville est belle mais dure. Enfin, tu t'en es aperçue.

Ingrid remarqua un corbeau sur l'une des basses branches du Géant. Il fut bientôt rejoint par un deuxième compère, puis un troisième. Ils étaient intéressés par les restes du pique-nique. Perdu dans ses pensées, le jardinier ne les avait pas repérés. Elle rangea les dernières victuailles dans son sac à dos. Brad sortit une photo de son portefeuille.

- Voilà, c'est Julia.

Une belle fille au regard clair, aux longs cheveux blonds et aux formes pleines prenait la pose entre Ben et Brad. Les deux hommes la tenaient par la taille. Ingrid rendit la photo. Brad se leva et marcha vers l'étang. Elle avait autant de questions pour lui que de branchages dans sa brouette, mais elle le laissa en paix.

*

Le soir venu, contents de leur travail et couverts de terre, Brad et Ingrid utilisèrent tour à tour la douche du sous-sol. Il était question de pénétrer avec respect dans la cuisine immaculée de Lucinda, la femme de ménage des Frazier, et de dénicher un rafraîchissement. Dans le réfrigérateur, Brad trouva un pichet de limonade maison. Ils la dégustèrent tournés vers les baies ouvertes sur le perron. La Toyota de Ben se trouvait à sa place habituelle, mais une Coccinelle décapotée était garée derrière. Brad et Ingrid entendirent des voix. Le ton montait entre Ben et son interlocutrice ; il gardait son sang-froid

tandis que sa visiteuse se maîtrisait mal. Ingrid lui trouvait la voix rauque d'un gamin en pleine mue.

– Je te rappelle que je suis une Frazier moi aussi !

Ils la virent sortir sur le perron. La visiteuse avait forcé sur le maquillage et l'opération avait réussi à la vieillir d'au moins une semaine ; elle avait l'air d'une même déguisée en femme. Son petit visage triangulaire était mangé par une énorme paire de lunettes de soleil et une coiffure afro couleur caramel. Robe décolletée, sandales à plates-formes, sac à main à paillettes brillant comme un soleil : ces artifices ne cachaient pas qu'elle n'était guère plus épaisse qu'un diable sauterelle.

Ben arriva d'un pas nonchalant, une main dans une poche, l'autre resserrée autour d'un verre, de scotch probablement.

– Il ne manquait plus que cette enquinquieuse, bougonna Brad.

La fille se plaqua contre Ben, l'embrassa sur la bouche avant qu'il ait le temps de se dépêtrer. Il la repoussa. Elle marmonna quelque invective, monta dans sa voiture, glissa une cigarette entre ses lèvres et se pencha vers la boîte à gants avec un sourire qui n'avait rien d'angélique.

Brad se redressa d'un bond. La fille visait Ben avec un pistolet.

– Charlize ! Lâche ça ! cria-t-il.

Elle maintenait l'arme d'une main assurée. Ben hochait la tête, l'air de désapprouver ces enfantillages.

– Toi, le gros poivrot, tu te la ferme, dit la fille en tournant le pistolet vers son propre visage.

L'arme se révéla briquet, et elle alluma sa cigarette. Elle mit le contact, profil embrumé par la fumée, exécuta un demi-tour habile et accéléra sur l'allée en direction de la grille.

Ben lut la question qui dansait dans l'œil d'Ingrid.

– Charlize est ma demi-sœur. Mon père m'a appris son existence l'année dernière. Cette révélation était impossible du temps de ma mère.

Pour la première fois, Ingrid notait de l'amertume dans sa voix. Rien qu'une once, Ben restait l'homme le plus élégant du monde, malgré son haleine parfumée au scotch et sa mélancolie. Ou peut-être à cause d'elle.

- Pourquoi était-elle si fâchée ?

- Parce qu'elle aimerait entrer au conseil d'administration de Frazier Realty. Je lui ai expliqué qu'il fallait d'abord qu'elle fasse quelques études et démarre à un échelon plus modeste.

- Qu'est-ce que Sherman pense de ça ? demanda Brad.

- Mon père a cessé de se tracasser quand il a découvert les charmes du golf, de son point de vue une pratique supérieure au zen. En parlant de relaxation, si on allait pêcher dans le bayou, demain matin ? Ingrid, tu es la bienvenue.

- Pas trop tôt ! répliqua Brad en donnant une vigoureuse tape dans le dos de son ami. J'ai bien cru qu'on n'y remettrait jamais les pieds dans ce foutu bayou !

Ingrid avait toujours envisagé la pêche comme l'activité la plus ennuyeuse qui soit, ex aequo avec la broderie et les collections de timbres. Mais pêcher en compagnie de Brad et de Ben était une autre affaire. En rentrant chez elle, elle ne put s'empêcher de repenser à l'incident. Brad ne buvait rien de plus excitant que de la limonade. Pourquoi la fille l'avait-elle traité de poivrot ? Juste avant de s'endormir, elle s'imagina grimant avec son ami jardinier dans la verdure du Géant, écartant les volutes de mousse espagnole et narguant les perroquets, pour traverser le tulle des nuages et embrasser le ciel, puis se penchant vers l'immensité émeraude de Garden District. Magnolia Hall n'était plus qu'un cube minuscule.

Le p'tit blanc de Zaza lui avait laissé un goût fruité dans la bouche ; Manusifflotait en franchissant la grille nord du parc Montsouris quand il vit arriver un couple de joggeurs. Qu'est-ce qu'ils avaient tous à suer comme des phoques et à s'obséder sur la consistance de leur bedaine ? Il aurait voulu qu'à cette heure matinale le parc n'appartienne qu'à lui. Il se reprit ; pas question que des pensées noiraudes gâchent ce glorieux début de journée. Des piafs froufroutaient dans les thuyas, une pie faisait sa maligne sur la plus belle branche du hêtre pourpre, le système d'arrosage automatique projetait ses gerbes chantantes ici et là, et une délicieuse odeur humide flottait dans l'air, vous donnant l'impression d'être né une seconde fois. Manus'emprunta le sentier qui longeait le RER, les rosiers qui s'épanouissaient sur la barrière surplombant la ligne embaumaient. Il inspecta les bourgeons frémissants de santé du ginkgo biloba mâle. Cet arbre était une merveille et résistait à tout, grands froids, trop-plein de pluies, parasites. On racontait même que l'espèce avait survécu à Hiroshima et à la dinguerie des hommes.

– Salut, Koizumi ! Ça gaze, mon gars ? Oh mais oui, tu es en pleine forme, comme d'habitude.

Non seulement Manus'aimait converser avec ses arbres préférés, mais il avait pris l'habitude de les baptiser en

puisant son inspiration dans le monde politique. Le fait que les phoques sportifs et les badauds de tout poil le toisent d'un air affligé en surprenant ses monologues ne le dérangeait pas. Bien au contraire.

Il alla jeter un œil à Tony Blair. Le pommier du Devon avait souffert de l'hiver. Il ausculta ses feuilles : Tony avait connu de meilleurs moments, mais il n'était pas en mauvaise santé. Le RER arriva en gare dans le fracas habituel, puis repartit en crissant. Montsouris chantait d'une manière inhabituelle. On n'entendait que les oiseaux et le ronronnement du trafic des rues avoisinantes. Or, on aurait dû entendre la chanson bien plus entraînante des tronçonneuses. Manu se dirigea d'un pas vif vers la zone des marronniers. De Gaulle avait besoin d'une taille sérieuse. Comme Mitterrand, Chirac, Pompidou, Giscard et les autres. Il n'accorda pas un regard aux sculptures grotesques qui enlaidissaient son parc. L'adjoint à la culture avait décidé de l'infester d'une meute d'épouvantails réalisés par des malins qui se prétendaient artistes mais étaient plus doués pour palper les subventions que pour donner de la joie au bon peuple. Ces croquemitaines d'occasion, construits avec tout et n'importe quoi, ne faisaient peur à personne, surtout pas aux merles qui leur riaient au nez. Ils donnaient simplement envie d'aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte.

Il fut stupéfait de découvrir P'tit Louis et Jean-Christophe affalés sur la pelouse bordant la cascade. Un épouvantail fait de boîtes de conserve rouillées les fixait d'un air idiot.

- Debout là-dedans ! Y a du boulot et de la branche à abattre, au cas où vous ne seriez pas au courant.

- On attend Bernard, répondit Jean-Christophe de l'air d'un premier communiant poussé en graine et surpris à boire le vin de messe.

- « On attend Bernard », le singea Manu. Et pourquoi donc ?

– Y a pas de raison qu'on bosse plus que lui, répliqua P'tit Louis avec son ton de cousin du chef.

– Belle mentalité. Et si jamais Bernard est malade, vous allez attendre que les marronniers fassent leur toilette tout seuls, comme les chats ?

– Bon, ça va, on s'y colle.

P'tit Louis était certes le cousin de Blaise Macaire – et il en profitait de temps à autre –, mais, dans le fond, il n'était pas mauvais garçon et n'avait pas plus de caractère qu'une endive. Manu observa les branquignols ajuster les harnais qui les empêcheraient de chuter du haut des marronniers, puis partit vers la cabane à outils en se demandant où pouvait bien être leur coéquipier. Il ne fallait pas se fier à son gabarit de plantigrade, Bernard n'avait pas peur du labeur, et s'il menait son affaire sans jamais s'énerver, ça ne l'empêchait pas d'assurer autant que trois P'tit Louis réunis. Voire quatre.

Accaparé par ses pensées, Manu passa devant Gandhi et Gorbatchev sans leur adresser la parole. La porte de la remise était entrouverte, il accéléra le pas. Quelqu'un avait défoncé la serrure. Il vit le corps volumineux occupant le banc, entendit un ronflement sonore, s'approcha du dormeur. C'était Bernard. Accompagné d'un remugle d'alcool à réveiller les catacombes enfouies sous Montsouris. Manu posa la main sur son épaule, le secoua, lui tapota les joues. Bernard ronfla de plus belle. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Jamais le grizzli ne s'était comporté comme un mollusque. Il était toujours le premier la truffe dans les mottes, ou la tronçonneuse dans la pogne.

Manu quitta la remise ; sa main portait des traces rouges, il la renifla. Ça ne sentait ni la peinture, ni l'engrais. Il retourna voir Bernard et mit un certain temps à le rouler sur le dos. Son visage était griffé comme s'il avait croisé un matou mal luné.

Un cri strident le fit sursauter. Celui d'une femme.

Il courut vers le tumulte. Près du grand Kennedy et de l'épouvantail en pots de yaourt armé d'une fourche, des joggeurs s'étaient regroupés autour de P'tit Louis et Jean-Christophe. Bien sûr, ces deux-là n'allaient pas rater une occasion de retarder le moment de se mettre au turbin. Il n'y avait pas le moindre gardien dans les parages. Un des phoques sportifs consolait une fille en short.

– Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Manu lassé de voir le monde s'acharner sur sa belle matinée.

C'est à ce moment qu'il repéra un soulier abandonné à côté du séquoia *dendrum gigantum*.

Il contourna le grand Kennedy. La lumière dense plastifiait la pelouse ; une fille était allongée dans cette brillante. Cheveux noir bleuté, peau blanche comme farine, lèvres mauves, nez et oreilles farcis de breloques, elle portait un tee-shirt à tête de mort, des bracelets en cuir cloutés, et il lui manquait une chaussure. Manu pensa à une crise d'épilepsie, se dit qu'il faudrait lui renverser la tête en arrière vite fait pour qu'elle n'avale pas sa langue. Puis il comprit que son cerveau faisait un effort impressionnant pour le convaincre que la fille était toujours vivante. Ses jambes se transformèrent en tiges de flanelle, et il s'arrima à la fourche du stupide épouvantail. Les yeux de la morte étaient vitreux. Il hésita puis lui toucha l'avant-bras : plus raide et froid que métal. Il revint vers le groupe, tout flageolant mais la tête droite.

– Manu, qu'est-ce qu'on fait ? chevrota Jean-Christophe.

– Tu vas chez les gardiens, tu leur dis d'appeler les cognes.

– J'ai un téléphone, proposa un joggeur. Je peux le faire.

Manu se força à réfléchir. Le sacré vin blanc de Zaza n'aidait pas.

– Non, non, ne nous éparpillons pas dans tous les azimuts, c'est dangereux pour le raisonnement, faut faire les choses dans les règles ; les gardiens, c'est les représentants de l'ordre, faut passer par eux, détour obligatoire, sinon c'est sur nous, les jardiniers, que ça retombe, et